

Lucien NOULLEZ



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Geneviève BERGÉ

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Quatre recueils parus... et déjà une voix s'est imposée. De nombreux articles critiques, des animations diverses, des contacts multiples, une participation active à la vie littéraire belge, ... autant de facettes d'une même passion : la littérature et la poésie, dont Lucien Noullez témoigne à sa manière propre, avec force, alliant dans son travail la rigueur et la familiarité, l'audace et l'humour.

N.B. : Ce dossier est rédigé selon les normes orthographiques proposées par le Conseil supérieur de la Langue française (C.S.L.F.)

Biographie

S'il est né à Bruxelles, où il réside toujours, Lucien Noullez se plaît cependant à rappeler son origine wallonne. Son année de naissance, 1957, lui a valu de figurer parmi les poètes que Liliane Wouters a regroupés sous l'étiquette de « Génération expo », laquelle rassemble notamment Francis Dannemark, Éric Brogniet, Philippe Mathy, Carl Norac, Carino Bucciarelli, etc.

Les années de fin du secondaire et de régentat passées à l'Institut Saint-Thomas (Bruxelles), où il rencontrera sa future épouse, sont des années heureuses, fécondes, riches en rencontres. Une inlassable curiosité, un talent d'animateur, un don et un goût évidents de l'amitié s'y développent dans un climat encourageant et réellement ouvert.

Après le service militaire qui lui permet de lire Proust, mais aussi de trouver à toute situation, même hostile, son intérêt et son potentiel de rencontres, Lucien Noullez réintègre l'enseignement en tant que professeur de religion en milieu populaire, métier qui l'occupe toujours mais qui connaîtra six ans d'interruption.

De 1986 à 1992, Lucien Noullez travaille comme détaché pédagogique à la revue de critique littéraire *Indications*. Il avait auparavant participé à la fondation et aux premières années de la revue de littérature française de Belgique, *Textyles*. À *Indications*, la chance lui est donnée d'entamer sérieusement une carrière de critique, cependant qu'il assure auprès de nombreux publics de jeunes des animations littéraires et spirituelles diverses.

Parallèlement à son métier d'enseignant, – il avoue d'ailleurs souvent avoir deux métiers –, Lucien Noullez poursuit un travail littéraire, double lui aussi, puisqu'il comprend, d'une part, l'écriture poétique et d'autre part la critique.

Bibliographie

1 - Œuvre poétique

- ***Simples chercheurs***, Bruxelles, éd. Le Pairy, 1985.
- ***Conjugaison de l'atelier***, Tournai, Unimuse, Prix Casterman 1989.
- ***Buisson le visiteur***, Bruxelles, éd. Le Pairy, 1989. Prix Émile Polak de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique 1991 .
- ***Douze fusils***, Soumagne, Le Tétras Lyre, 1992.
- ***Penouël***, Lausanne, L'Age d'Homme, Prix de la Biennale Robert Goffin 1993.

2- Travaux critiques

Les travaux critiques de Lucien Noullez ont été publiés par diverses revues. Citons notamment : *Indications* (critique de romans), *La Cité* (chronique de poésie), *Sources*, *Le Courrier du Centre international de Poésie*, *Arpa*, *Textyles* (littérature française de Belgique), *La Foi et le Temps* (littérature et spiritualité), *Le Journal des Poètes*, etc.

Texte et analyse

UNE BONNE PÊCHE

*Plus blanche que ta page d'insomnie
La foi te fait souvent douter de tout.
Derrière la fenêtre tu entends
Pousser le jour. Tu serres la fatigue, il va
Falloir l'abandonner comme un manteau d'aveugle
Et laisser dans les draps qui sont des ailes
Un peu de chaleur morte, mais déjà
La ville astiquée par les merles jette un cri ;
C'est le matin. Tu cours au tombeau vide du
Miroir et tu connais soudain la joie
Dans la baignoire où les apôtres titubants
Vont jeter leurs derniers filets.*

Indéniablement, *Une bonne pêche* est un poème qui fait mouche. Ça marche... quel que soit le public ! On lit ce texte d'une traite, comme on lirait une courte nouvelle, ou comme on écoute une devinette et sa réponse, puis le dénouement survient, tout à fait inattendu : boum ! C'est l'étonnement intégral.

L'efficacité n'a peut-être pas de secrets : *Une bonne pêche* est l'exemple même d'un poème qui utilise au mieux tous les moyens mis à sa disposition : le rythme, le récit, les accentuations diverses, tout concourt à créer une certaine tension, voire un léger suspense qu'on sent aimantés par la surprise finale, elle-même en tension, puisqu'elle relève à la fois de la simple malice et d'une expérience essentielle.

Les jeux sont multiples, les entrecroisements nombreux, les contrastes évidents : ainsi, pour commencer par le rythme, voici un poème écrit en vers réguliers, décasyllabes entrecoupés de quelques alexandrins, mais que le récit, et même la familiarité du ton, bousculent et pressent. Dans ce poème narratif, les précisions temporelles sont nombreuses alors que le texte ne raconte rien d'autre qu'un moment particulier du jour, le lever, un moment qui semble bien souvent hors du temps, mais où il s'agit effectivement de « changer de vitesse » : passer de la torpeur d'un temps

lent au rythme rapide de la journée qui commence. L'effort du lever, souligné par les premiers alexandrins, est comme pris au tourbillon du jour qui appelle à la hâte, et le poème à peine retardé par deux vers plus longs, reprend un rythme qu'accentuent encore les verbes très fréquents. Pour si peu de lignes et un évènement si élémentaire, si passif presque, que de verbes, que d'actions !

Au déplacement temporel et spatial qui s'ensuit – du lit à la salle de bains – répond ou correspond un déplacement plus essentiel, quoique marqué de légèreté : en effet, l'auteur n'a pas oublié que toute la vie passe par la vie du corps, par ses gestes les plus simples et les plus quotidiens ; la joie trouvera son lieu, ici, en pleine baignoire, et la parole évangélique dans la familiarité des gestes et du langage le plus simple. De la foi, on sait dès le premier vers qu'il en sera question, mais la foi alliée au paradoxe, et ancrée en lui, puisque, plus blanche encore que la page vierge, dont chacun sait les tourments qu'elle procure, et que la nuit blanche, qui ne dispute rien à la page en matière de tourment, elle se retrouve ici le lieu du doute. Ce doute, ou l'abandon de tout savoir, trouvera bien des échos dans le texte : comme on quitte la douce chaleur du lit, comme l'aveugle délaisse son manteau pour suivre Jésus, la foi fera se lever et aller au-delà du savoir, vers le Tombeau vide. On sait que l'aveugle abandonne son manteau, mais recouvre la vue, on lit ici que la chaleur bénéfique du lit était morte : on se dirige vers mieux.

Quel sera donc ici le bénéfice de cet arrachement ? Il est double, et on retrouve la tension, cette ambiguïté du poème qui empêche sa fermeture définitive, ce mouvement de balancier qui y fait retourner. Si l'on s'en tient à l'indication du titre, orientée par la lecture du texte vers l'épisode célèbre de la pêche miraculeuse, il n'y pas de doute : le « *tu* » qui indique dans le texte le narrateur se parlant à lui-même – et qui, dans ce contexte, n'est d'ailleurs pas sans faire penser à la manière de Jean-Pierre Lemaire –, le « *tu* » donc est le gros poisson dont s'emparent les apôtres penchés audessus de la baignoire. La scène pourrait être grotesque, elle est cocasse, et les jeux sur le miroir, tombeau vide autant que lac sans poissons, sur la baignoire hissée au niveau d'un lac miraculeux et jusque sur le narrateur lui-même, érigé en poisson ruisselant, ne manquent pas de faire rire. Néanmoins, le poisson en question, opère lui aussi une bonne pêche : il connaît « *soudain la joie* » ! La bonne logique aurait d'ailleurs voulu que ce « *tu* » ne fût pas poisson mais pêcheur. Rien dans le titre ne laissait en effet présager que le narrateur ferait la joie de pêcheurs jusqu'à malchanceux et qu'il ne serait pas lui-même en attente d'une belle

prise. Ce premier renversement de perspective, moteur du rire, se prolonge cependant au-delà d'une facétie qu'il ne renie pas, car cette légèreté même est la marque de l'expérience racontée par ailleurs. En effet, le poisson pêché, d'être pêché, connaît maintenant la joie. D'être pris, d'être connu, le voilà qui prend et connaît à son tour. On retrouve là le renversement propre aux expériences spirituelles marquées par le désaisissement, l'abandon, et le renversement de valeurs. Point n'était besoin pour l'exprimer d'un discours pesant : la rapidité joyeuse du poème a parfaitement convenu.

Choix de textes

*Ardeur étrange
dans la paix :*

tu serais du matin...

*Un instant
suffit.*

*S'il revenait te boire
ici ?*

(Waulsort)

(Simples chercheurs)

é

*merveillé qui ne possède pas
et la chambre demeure claire (malgré toute la mort autour des fenêtres,
dans le relief des lampes)
où tu voyages
glanant ci, là, la syllabe à venir
te disant je ressemble aux gros nuages
poussés modelés par on ne sait quoi
et qui ne pèsent même pas leur poids de mot
j'ai déjà tiré trop de jours
dans l'attente du poème enfin
dans la cueillette du sens
alors qu'il va pleuvoir
encore un peu
de dispersion.*

(Conjugaison de l'atelier)

INCENDIES

1.
*Grandir trouait
l'orage du rideau.*

*À l'évidente pauvreté assise dans les arbres
des chasseurs opposaient leur salive de feu.*

pour Jean-François Grégoire

2.
Résistances dans l'eau de la mélancolie...

*(À chaque rafale la fenêtre déborde. La liberté joue au furet. Cette
ignorance nous convient.)*

(Buisson le visiteur, p. 9-10)

Pour violoncelle seul

*Toute la plaine est posée là
comme une laine sur la mort.*

*Plus lente elle s'effacerait
ne laisserait ici que l'algue du geste*

*et la mémoire vibrerait encore un moment
dans la blancheur un très petit moment*

*l'ultime instant
cardiaque*

(BWV 1007, Allemande)

(Buisson le visiteur, p. 17)

Pour orchestre seul

*Machine à remuer les mirages Mahler
et la gueuse beauté s'enroule dans les sables
cette fois nous habitons : la maison brûle
quand passent sous nos yeux les tisserands les archetiers*

(*Buisson le visiteur*, p. 18)

DERNIER OUTRAGE, MAINTENANT...

1.

*Maintenant,
Je vais poser ma tête à côté de vous, Jésus sur le mur.
Je vais clouer mon âme dans ma tête et regarder
Sur ce mur délabré l'agitation de la maison,
Sur ce mur, à côté de vous, la tête penchée, parallèle,
Très longtemps, très blanchement, comme un cadavre,
Et vous ressembler un peu, mort de nos églises,
Qui pendez de moins en moins dans les maisons
(Assez pour qu'on espère encore
Toucher ici quelques rôdeurs :
La poésie met des rubans
Partout). Je vais donc interrompre pour un temps
Mon travail de poète chrétien,
De poète navré devant la porte étroite
Et qui cherche à chanter
Les musiques du Verbe. En votre honneur, avec
Mon petit clou de poésie dans le mur
Et l'âme dans le crâne, je vais
Vous ressembler, alléluia.*

(*Penouël*, p. 13)

7.

*Rions tout bas, rions dans la cité, rions.
Les apôtres ont cueilli le blé, rions des saintes à genoux.
Maman me fredonnait des passages de Bible en tricotant.
Rions, car les voitures sont des orgues basses.
On voit errer les âmes sur le trottoir crevé
Du ciel, rions encore : les aromates sur tes plaies,
Les coups de klaxons sur ton nom, la ville aussi
À ses travaux, les maisons bougent peu à peu.
Rions, mon frère de silence : un peu de pâleur
Dans l'obscur, un rien de neige sur le feu ;
Je sais que tu es là pour gagner Dieu :
On voit aussi à la télé
Des beaux catcheurs et leur brocante.
Rions, mon frère disloqué
Je n'ai pas tes bras d'albatros ;
Je n'ai que mon rire accroupi
Et quelques grelots pour prier.*

(*Penouël*, p. 19)

DORMITION

1.

*Lente caresse du cyprès
Quand retombe sur nous la
Barque vêtue de nuages.
Bientôt nous serons sans éclat,
Allongés comme des soupirs,
Livrés à la nuit qui prend un peu de force
Dans nos reins.*

2.

*Sur l'icône, belle endormie
Tu répands toutes les couleurs.
Quinze barbes penchées sur toi
Opinent lentement : « Trop jeune pour
Mourir... » Ils ne voient pas
Le peintre qui les pousse*

*Afin d'offrir une mandorle
À Jésus-Christ.*

3.

*Puisque c'est en dormant que tu relèves tout,
Puisqu'il te lève et porte aux cieux
Ton pauvre cœur,
On trouve au fond de toi
Les armes, les couteaux,
La lune immense
Et les dieux qui saccagent.
Puisqu'il t'a ravie loin des îles
On te cherche en levant les yeux
Comme au fond d'une poche déchirée.
On rêve d'encombrer
Tes rêves.
On rêve de rêver
De toi.*

(*Penouël*, p. 36-37)

L'AUBERGE

*Je crois que la fatigue est une auberge
Pour ceux qui traînent le fardeau de la bonté.
On y sert des vapeurs et l'odeur du pain frais
Épouse les paquets déposés dans les coins.
Ce sont les gibecières où nous irons puiser
Bientôt les bribes du récit,
En répétant que la vie se joue tous les soirs
À bureaux fermés, malgré tout.*

(*Penouël*, p. 47)

UN VIEUX CHANDAIL

*Il s'est promené trop longtemps
Avec ce vieux chandail tricoté dans les nuages
Puisqu'aujourd'hui le ciel tombe à ses pieds
Tant bâillent les manches de la foi,*

*L'encolure de l'espérance
Et le dos de la charité.
Pourtant sa lampe pose des poèmes
À son insu dans la sébile
Qu'il tend comme un regard troué
Aux prodiges qui sont éteints.*

(*Penouël*, p. 74)

PERMIS DE BÂTIR

*Plus haut que le grutier dont la chanson pave l'hiver,
On voit flotter des paraboles et des saints
Mais l'homme, qui ne prie jamais, tout affairé
À retrousser le monde avec son échassier,
Ne pense pas à Dieu – qui pense à lui.
Alors vient la clarté du jour
Comme un cantique sur la ville, accompagnant
Le furieux rêve de bâtir et c'est
Un grand prodige de métal,
Dont la sourde bénédiction
Apaisera la ville immense
À son insu.*

(*Penouël*, p. 75)

La rue qui monte, de Michel Lambert.

[...] Valmy Danvers est en quête de rédemption. On pourrait croire tout le roman contenu dans les trois lignes que nous venons de citer. Il l'est, en quelque sorte, mais on ne peut en rester là : ce serait faire trop peu de cas du talent de Michel Lambert. Car ici, l'entrée en matière tient toutes ses promesses. Je veux dire que cet âpre et ample récit, qui décrit en fin de compte une empoignade spirituelle d'une rare intensité, ne procède en rien d'une quelconque programmation. Elle ne répond pas à l'absurde prétention de certains romanciers qui, une fois leur « sujet » trouvé, modèlent délibérément leurs personnages. Nous allons donc, avec Lambert, suivre par le menu les contours d'une errance : celle de Valmy, et la description scrupuleuse de tous les méandres de cette vie conduira

à rendre l'œuvre aussi complexe et aveugle à nos yeux que ne l'est à ceux du héros, sa vie elle-même.

Il faut souligner chez cet écrivain la maîtrise romanesque, sensible jusqu'au pointillisme dans la description des lieux, sensible par la très grande clarté de la langue, sensible, oui, par la précision quasi chirurgicale d'un style sans effusion, d'un style qu'on dirait neutre, mais qui trouve rythme et cadence en créant l'émotion par les seules vertus de l'exactitude... Cette maîtrise sert magnifiquement la description d'une dérive. Elle sert même paradoxalement notre pénétration dans le récit. On pourrait presque parler, à son propos, d'une éthique. Lambert aurait pu travailler autrement, en effet : traiter la déchéance par l'outrance verbale ou la déconstruction. Mais son roman prend à la gorge précisément parce qu'il vient cueillir le lecteur là où Valmy Danvers entame son parcours. Sa langue est propre, nette, aussi dénuée d'ambiguïté que ne devrait l'être l'existence d'un cadre moyen dans une grande entreprise de la capitale. Mais voilà, ce cadre-là sort du cadre ! Il se perd, il perd les siens, sans que l'infrastructure stylistique du roman en soit altérée. Il s'ensuit une très forte sensation de malaise – celle qui fait peut-être les grands romans – un contraste, certes, mais aussi une voie d'accès à l'intériorité du personnage. Car cette dérive, parce qu'elle est ainsi décrite, pourrait bien être la nôtre ! La folie ne guette pas seulement les fous et la sagesse stylistique de Lambert constitue un rappel lancinant de cette très angoissante vérité ! On n'a donc guère envie de relater l'histoire. Non qu'elle manque d'intérêt. Elle est pleine de rebondissements, au contraire, pleine de tendresse ou de cruauté, de haine et de compassion, selon les moments, et elle va dans le livre par chapitres succincts, souvent haletants, comme un suspense dont l'issue consisterait à accepter de ne plus résoudre le mystère. À la dernière page, une libération peut déployer sa promesse. Elle n'est pas gratuite. Elle n'est pas pour autant expliquée. Une libération... un pardon possible, un grand mystère, en vérité.

Car le ressentiment qui fait se battre Valmy, qui lui fait écrire des lettres anonymes et socialement suicidaires à son directeur de société, ce ressentiment qu'il éponge dans les bras très purs d'une prostituée, dans la chaste proximité d'une amie, dans l'enquête qu'il commande sur lui-même à un détective privé, qu'il exprime en renouant avec le costume de clown qu'il avait naguère revêtu en compagnie de son ami Richard Clavier, ce ressentiment, cette haine, c'est d'abord contre lui qu'ils sont tournés. Contre lui, l'auguste, qui n'a de succès qu'en se grimant pour

Lucien NOULLEZ - 20

*faire le pitre : « C'est normal, dit-il à Clavier, l'auguste a toujours le beau rôle. Du moins tant qu'il s'agit d'amuser la galerie. Mais essaye de faire l'auguste dans la vie, tu verras! » (p.174)
[...]*

(in *Indications*, 49e série, 1992, p. 53-54).

Synthèse

Comment peut-on être poète, être pleinement de son temps et cependant poète ? Comment peut-on mener de front une foule d'activités, ou répondre à maintes sollicitations et cependant vouer toute sa vie à un art qui ne trouve plus dans la société de réel écho, hors quelques déclarations éblouissantes qui sont autant d'éloges funèbres et de mises au rebut ? Si Lucien Noullez est ce qu'on appelle un actif, un pédagogue passionné, un croyant engagé, un ami écouté, il est aussi, et sans doute avant tout, un homme épris de poésie au point de lui consacrer sa vie : non pas les quelques heures de loisir qui lui restent après avoir rempli toutes les autres tâches, mais sa vie entière.

Plus qu'une aimable manière de vivre, la poésie est progressivement devenue, pour Lucien Noullez, une façon générale de penser la vie, de lui chercher un sens, d'en débusquer les impasses, et surtout d'entrer en dialogue.

Cependant parler seulement de poésie est peut-être trop restrictif. Il faut d'abord désigner la lecture elle-même, dont l'écriture poétique est une manière ou une sorte de prolongement. Avant d'être poète, Lucien Noullez est en effet un lecteur passionné. Tôt plongé dans la découverte des « grands » – Racine lui enseigne, alors qu'il est encore très jeune, un art de l'alexandrin qu'il pratique inlassablement à sa suite –, il entreprend plus tard une lecture presque systématique des poètes français. Guillevic d'abord, Éluard, Cendrars, Cadou, Renard, Frénaud, Char... ensuite sont autant d'éblouissements et de maîtres à écrire. Mais la lecture dépasse, et de loin, le seul apprentissage du métier de poète.

S'il s'agit de vivre au plus vrai, de parler librement, de rencontrer en vérité, lire et vivre se révèlent expériences très voisines, indéfectiblement liées l'une à l'autre. Comme se révéleront unies l'expérience de la lecture et de l'écriture poétique, d'une part, et l'expérience spirituelle, d'autre part : non pas choses pareilles, mais aventures jumelles, qu'au fil du travail mené en équipe à *Indications*, Lucien Noullez apprivoisera de plus

en plus précisément, cherchant sans cesse à comprendre au mieux comment ces pratiques se rencontrent et comment elles peuvent faire œuvre de libération pour chacun. En ce sens, les deux versants de son travail, écriture poétique et production critique témoignent non seulement d'un même amour de la littérature, et davantage d'un même engagement, d'une même militance active en faveur de la poésie et de la lecture, mais du même ancrage dans une vie qu'elles unifient au-delà de leur distinction apparente. Une phrase d'André Dhôtel que Lucien Noullez se plaît souvent à citer en rendra peut-être mieux compte : «La mystique n'est pas, comme on le croit, une façon de s'endormir ni une adhésion facile, mais bien au contraire l'examen serré d'une condition humaine jusqu'à ce qu'apparaissent, malgré nous, en dehors de nous, la lumière, la libération». Et Lucien Noullez d'enchaîner : «*L'examen serré* dont il s'agit ici pourrait donc bien être celui de notre condition parlante. La poésie questionne le langage. Elle le dresse devant nous, l'arrête, en quelque sorte, et nous renvoie sans fin à la stupeur de nommer, à sa force, bien sûr, mais aussi essentiellement dans la poésie moderne, à ses manques. Il s'agit d'un «labeur», celui dont parle Guillevic, celui de «regarder les mots». Qu'ainsi confronté à l'indicible, le poète puisse espérer atteindre une autre communication, voilà ce qu'atteste la permanence du fait poétique, même si celui-ci a pris depuis bien longtemps des allures catacombaies» (in *La Revue nouvelle*, mai 1993, p. 103). Ainsi fondé, le travail critique de Lucien Noullez se poursuit solidement, puisqu'il doit moins sa fécondité à l'enthousiasme d'un moment qu'à un choix lucide.

La parole poétique, pour sa part, si elle s'enracine plus tôt dans la vie de Lucien Noullez, se façonne aussi, et comme de juste, plus lentement. Premiers exercices, séries d'alexandrins, puis, en 1985, publication d'un premier recueil. De *Simplex chercheurs* à *Penouël*, une forme émerge, une trajectoire se dessine, dont on peut supposer l'inachèvement de principe. En effet, pour Lucien Noullez, il ne s'agit guère de formuler une pensée et de trouver les mots qui conviennent. Il s'agit plutôt de trouver une voix, et par elle une pensée, ou une vision des choses de la vie. Son travail consiste davantage à reculer sans cesse ses propres limites pour arriver à ne rien exclure du champ poétique qu'à trouver une manière personnelle qu'il laisserait se dérouler au fil des recueils. Le titre du premier recueil en atteste déjà : *Simplex chercheurs*, voilà pour le programme !

Quelques impressions sur ce premier ouvrage : l'attention portée à l'objet ne manque pas, d'abord, de frapper. Beau papier avec impression de filigranes, le recueil est un tout. Dès cet ensemble, Lucien Noullez manifeste l'importance qu'il accorde à la construction du recueil : divisions, ordre des poèmes, numérotation ou non, tout importe et fait sens. Travail de recherche formelle, de pureté, tentative de dire le lieu d'où on parle, *Simple chercheurs* porte en ses poèmes les plus courts la trace de Guillevic ; mais l'influence n'empêche pas les bonnes surprises : « *C'est le coq. / Il redit son nom / comme on s'ébroue.* » Ce sont les premières tentatives publiques ; le souci formel l'emporte encore sur la voix qui affleure par endroits, mais reste prudente, comme consciente de ses limites.

Conjugaison de l'atelier, au contraire, est un recueil qui ose. Un peu de guingois comme un adolescent, il pousse plus loin les recherches formelles de l'ouvrage précédent et tâte autre chose, la voix future qui se cherche. Poèmes découpés de manière insolite, titres, rejets, divers procédés sont mis en œuvre : il s'agit bien d'un atelier et d'y faire ses gammes, ce qui d'ailleurs n'est pas toujours désagréable à écouter. Cela donne donc des poèmes intéressants, certains bien réussis, où la virtuosité n'empêche pas la souplesse, d'autres plus difficilement compréhensibles même si on est loin de l'hermétisme et de la recherche formelle pure. En effet, Lucien Noullez n'a pas oublié qu'il est « simple chercheur », et ce recueil manifeste particulièrement l'attention que le poète porte aux deux termes : il s'agit de trouver une voix – et hors les jeux, elle émerge ici –, mais également de communiquer. On trouve de grands éclats, des métaphores toutes personnelles, on plonge dans des espaces intérieurs, une place s'ouvre à l'humour, de même que la foule, les clameurs de la ville, la prière et la rencontre du père de pardon s'inscrivent dans les textes ou les suites de poèmes que l'auteur affectionne. Voici donc un recueil qui ose montrer ce qu'il est : un exercice de transition.

Lui succédant, *Buisson le visiteur* serait plutôt le recueil de l'affirmation. La vie spirituelle autant que la religion catholique qui lui donne son cadre, la musique, l'amitié et les visages qui la composent se sont imposés pour un temps – ils feront l'essentiel de *Penouël* –, cependant que le plaisir et la maîtrise des métaphores, que l'usage de l'humour, et la découverte d'un ton tout personnel fait de respectueuse familiarité donnent à ce troisième recueil, illustré par Dominique Descamps, une manière qu'on sent sur le point de faire mouche. La dédicace de *Penouël* « à la foule » le confirmera encore. Le désir de partager l'expérience vitale

par la poésie a pris désormais le pas sur un travail formel qui est arrivé à terme puisqu'il a fourni à l'écrivain un outil souple et efficace, même s'il reste promis à toutes les évolutions.

Avec *Penouël*, le poète est vraiment né. Confirmation des forces, utilisation d'une langue propre faite d'humour, de familiarité, de métaphores pour décrire et raconter l'expérience la plus intime de l'amour, de la vie spirituelle, de la quotidienneté, le déploiement d'une vigueur et d'une tendresse teintée de douce dérision s'est trouvé un lieu, une forme, un ton. Les poèmes se font plus longs, et le recueil s'organise en une structure simple et porteuse : une première partie formée de suites de textes suivie d'une deuxième partie composée de textes courts reliés aux premiers par un jeu de miroirs exact, quoique discret. En même temps qu'elle s'épure, gagnant en précision et en lisibilité, la poésie de Lucien Noullez, comme si elle se trouvait une nouvelle jeunesse, gonfle, dirait-on, sous la pression d'une jubilation intérieure autant que d'un chagrin ou d'une difficulté à vivre sans cesse avoués. Mais en plaçant son recueil à la fois sous le signe de Jacob, de son combat avec l'ange au lieu dit de Penouël, et d'une dédicace à la foule, Lucien Noullez signale dès l'abord que les textes qu'on va lire, s'ils sont le récit d'une expérience toute personnelle, appartiennent bien à l'ensemble de l'expérience des hommes et se proposent non seulement d'en rendre témoignage, mais peut-être même d'en chercher un des sens possibles. C'est en ces termes que la lecture des Évangiles, et de manière plus précise l'ensemble de la religion catholique, servent de grille de compréhension à bien des événements. Non qu'il s'agisse de s'y conformer, mais bien de s'y confronter, de s'y opposer quelquefois ou d'en rire : *Rions, mon frère disloqué / Je n'ai pas tes bras d'albatros ; / je n'ai que mon rire accroupi / et quelques grelots pour prier.*

Les poèmes déboulent, – comment dire autrement de poèmes vigoureux, fermes et toujours incisifs ? – et, pour les plus courts, s'emparent chacun à sa façon d'un menu fait qu'ils placent dans une perspective nouvelle. On verra ainsi les apôtres épuisés errer dans nos rues du matin, ou Mahler envahir les souvenirs d'une enfance qui ignorait encore cette musique et les déchirements de l'amour, on lira la mort, la fatigue (*Je crois que la fatigue est une auberge/ Pour ceux qui traînent le fardeau de la bonté*), la lente mesquinerie des choses quotidiennes, et toujours, ce rude combat pour la joie qui parcourt l'ensemble des textes (*On n'y peut rien : quand les valises se déchirent, / La joie se jette en vous, / Mère de Dieu*). Si la poésie des dernières années n'est pas sans appels fréquents à

la spiritualité, si même elle en est un lieu de révélation, la spiritualité qui se dresse ici serait celle-là : celle du combat et de la joie. Une spiritualité rude donc, faite de grands élans et de gifles soudaines, une recherche de la paix au sein des cahots et des chahuts permanents, une façon de dire au-delà des formules, pour traquer moins l'indicible ou l'absolu que la trace d'un visage. D'une certaine manière, on pourrait dire de ces poèmes qu'ils s'inscrivent dans la tradition des psaumes, des psaumes bourrus cette fois, pleins d'invectives et de rigolades, gorgés de demi-blasphèmes et pétris d'images dont l'abondance et parfois l'échevèlement marquent peut-être encore la jeunesse de l'auteur, mais qui, surtout, malmènent à bon droit les représentations toutes faites et labourent le bon sens pour qu'y pousse tout simplement le miracle.

Le dernier recueil tient lui du petit miracle. *Douze fusils*, autant de brefs poèmes présentés sur l'accordéon du Tétras-Lyre, soit un modèle de dialogue entre la poésie et la méditation. Un juste sens de l'ellipse et de l'anachronisme, un usage précis des images : pour Jésus au désert, pour dire la violence et le blasphème, le doute et l'obéissance, pour dire l'homme, il fallait la voix sûre. Elle le fut. Moqueuse et lyrique, forte, bouleversée sans doute.

Geneviève BERGÉ